

# FRONTIÈRES

ARCHIVES  
COLLÈGE DE  
SAINT-BONIFACE

Vol. IV no 4

Journal des étudiants du Collège de Saint-Boniface

DECEMBRE 1963

## NOËL...

Réginald Lacroix,  
Philo I.

Toujours on en parle en termes de cantiques, de landes en neiges ou de réunions familiales bruyantes. Ah! cette fièvre des présents, des interminables préparations matérielles et des soupers trop lourds qui fatiguent et réjouissent à la fois. J'aime cet esprit qui réunit dans la joie, mais il y a plus. Et c'est l'humilité, la simplicité qui fait de Noël une fête pour les enfants, pour ceux qui retrouvent leur cœur. Simplement, humblement.

Et je pense à ces bergers, qui sous une étoile, sont allés rendre hommage au plus pauvre des enfants, mais aussi au plus beau. Avec un peu de sentiment, et beaucoup de foi. Et d'amour.

C'est à l'enfant qu'il faut prêter



Noël, car il est seul dont les yeux puissent parler d'innocence et de pureté. Comme Lui. A la mère aussi, parce qu'elle veille. Comme celle qui d'un

regard d'enfant, parcourt la honte et la misère des hommes. Au père, parce qu'il connaît le silence. Comme celui qui aime parce qu'il comprend.

Cette joie de Noël, elle appartient au cœur, lui qui mieux que la raison, sait être simple. Et ce n'est qu'au-delà de la foule que repose le silence, comme en cette nuit, lorsqu'un enfant est venu aimer les hommes; ce silence était plein, parce qu'il était d'amour. Il n'y avait qu'une étoile, dans un ciel qui appelait. Il n'y avait qu'un regard, celui d'un enfant, qui a compris, parce qu'il était pauvre.

Ils sont encore aussi pauvres, les enfants, mais ils aiment autant, car ils le font humblement. Si les hommes le voulaient, c'est avec ce même regard d'enfant qu'ils aimeraient. Car c'est une étoile et un cœur pur qui en cette nuit ont retrouvé un Dieu.



M. C. Lavoie,  
assistant-directeur.

Voici déjà quatre ans que *Frontières* a vu le jour! Conçu dans le but d'exprimer les aspirations de la communauté étudiante de notre collège, aurait-il manqué parfois à cette vision exaltante? Peut-être! Mais "*Frontières*", malgré les critiques nombreuses, cherche continuellement à s'améliorer et il tend, par les efforts concentrés de son équipe, à se répandre de plus en plus pour atteindre un nouveau public.

"*Frontières*" est jeune; et il est en quête de maturité. Il s'agit, il me semble, de découvrir des idées, des innovations, des plans d'action qui contribueront à cette évolution vers la maturité. C'est dans cette optique que l'équipe de "*Frontières*" se propose de s'affilier à la "Presse Étudiante Nationale". La PEN est une association nationale des journaux étudiants canadiens-français où l'on peut compter 90 journaux étudiants. Anciennement nommée la "Corporation des Escholiers Griffon-

neurs"; elle cherche à grouper les journaux étudiants pour contribuer au développement de la presse étudiante. Son but: l'échange d'idées, un dialogue sur les problèmes essentiels des étudiants, la critique et le perfectionnement des journaux étudiants. La PEN envisage l'organisation de tous les milieux étudiants en vue d'une représentation officielle où l'opinion de tous les journaux du monde étudiant sera présentée. Par exemple, une représentation devra être faite et des positions prises au sujet du Bill 60, de la question du bilinguisme, des armes nucléaires, etc. . .

Depuis quatre ans, la PEN organise chaque année un congrès où les représentants des divers journaux discutent la politique interne de l'association ainsi que des problèmes communs aux étudiants. En somme, il s'agit d'une prise de conscience collective des droits et des responsabilités de la classe étudiante. Les représentants des

divers journaux participants font ensuite, dans leur journal respectif, le compte rendu des discussions, décisions et projets.

Je crois sincèrement que "*Frontières*" aurait tout avantage à s'unir aux 90 autres journaux de la PEN. Certes notre situation sociale diffère sensiblement de celle des étudiants de l'est. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour opérer un échange d'idées entre l'est et l'ouest canadien; un pareil dialogue, engagé sur les problèmes essentiels des étudiants, serait un puissant facteur pour élargir nos horizons, pour renouveler nos idées. "*Frontières*" mûrirait! Sans compter qu'il saurait aussi nous mieux faire connaître par les étudiants de l'est! Les échanges humains sont toujours profitables pour tout le monde!

"*Frontières*" doit progresser — s'élargir. La PEN avec ses avantages multiples nous offre cette occasion . . . la décision devra être prise bientôt. Nous l'espérons favorable.

# TREVE DE NEVROSÉS

Margis Matulionis, Philo II

Il y a eu, je crois, une injustice commise envers la création artistique. Je fais allusion aux deux articles qui viennent de paraître dans les plus récents numéros de *Frontières*: "Art ou névrose" de Georges Allaire et "Cri d'un névrosé" de Roger Boulet (*Frontières*, volume IV, numéros 2 et 3).

La vision de l'art y est présentée d'une façon trop restreinte: celle de monsieur Allaire assujettit l'oeuvre artistique à la tradition, celle de monsieur Boulet séquestrant le créateur dans une tour isolée d'où il aspire à être compris par les hommes du dehors.

De fait. Monsieur Boulet, un artiste ne se plaint pas. On tâche de le respecter et si son message n'atteint pas les hommes de son siècle, c'est un piètre artiste. Si le message de l'artiste est obscur pour les hommes, qu'il explique lui-même les mots indéchiffrables de son nouveau vocabulaire. Il faut tout de même un peu d'effort personnel.

Monsieur Allaire est plus philosophe. Pour lui, l'incompréhensibilité des oeuvres "progressistes" est causée justement par leur incompréhensibilité. Ce n'est pas nous qui sommes dans l'erreur, c'est l'artiste "progressiste" lui-même qui est "névrosé, confus, subjugué par l'injustice animal et qui cherche à exprimer sa confusion . . . exprimant non pas l'homme mais bien l'instinct déchaîné d'un hybride . . ." C'est un peu fort! Celui qui nie la valeur esthétique du jazz ferait bien de retourner à ses livres et apprendre que le rythme si caractéristique du jazz est un élément indispensable à toute musique. Le jazz, aussi bien que la classique "Carmina Burana" de Carl Orff insiste sur le rythme. L'harmonie, le contrepoint, la polyphonie sont secondaires. Si monsieur Allaire doute encore de la valeur du jazz, qu'il écoute le premier mouvement de la trente-deuxième sonate pour piano de Beethoven. C'est du jazz tout pur qui éclate sous la plume magique de l'auteur de Fidelio. De plus, rapprocher le jazz du twist et du rock n'roll dépasse le bon sens!

Mais il reste encore un point important à discuter dans l'article de monsieur Allaire: c'est le rejet en bloc de tout l'art "progressiste" du vingtième siècle qu'il appelle l'époque "du divorce et de l'absurde". En passant, l'art abstrait ne s'attache pas exclusivement "au particulier, au détail qu'il extrait du plan premier ou même de la scène

présente", Monsieur Allaire, c'est précisément le contraire! L'artiste "progressiste" veut supprimer le particulier et exprimer l'universel. C'est le sens même du mot abstraction. Entendons-nous sur les termes. Et depuis quand le "moderne" nie-t-il la raison? L'acte d'abstraire demande un sain usage de la raison. C'est grâce à l'abstraction que l'homme est parvenu aux mathématiques et, dans un certain sens, à l'universalité de Hamlet. Et quoi de plus abstrait que la musique? Les peintres et sculpteurs de notre époque sont justement à chercher cette abstraction. Laissant derrière eux le Titien et Rembrandt, ils dépassent Monet, Renoir, Picasso et visent une beauté qui n'est plus dépendante de la forme matérielle. Les "progressistes" de nos jours ne veulent pas être photographes; ils veulent être interprètes.

Que cette élite qui cherche soit infectée par l'infiltration de faux artistes, ce n'est pas la faute des maîtres. L'achat à prix démesurés de leurs "oeuvres" n'est pas dû à l'art qu'ils essaient gauchement de singer, mais à cette espèce de connaisseurs qui n'a pas le jugement nécessaire pour différencier un "Saint-Louis Blues" d'un "Peppermint Twist."

Nous devons admirer ceux qui cherchent; sachant les vieux critères dépassés, ils en cherchent un nouveau. Il est toujours difficile de juger insuffisante la coutume établie. Il faut un coeur fort pour sauter du radeau de ses ancêtres et pour nager vers des rives inconnues. Malheureusement, ce fut toujours un trait de la nature humaine de ridiculiser ce qu'elle n'a pas encore compris. En voici un exemple dans la "Leipziger Allgemeine Musikalische Zeitung":

"De l'érudition, de l'érudition et encore de l'érudition et pas de nature, pas de mélodie! Même à regarder les choses d'un peu plus près, on constate qu'il ne s'agit là que d'une érudition dénuée de méthode acceptable, un style raboteux, peu susceptible de susciter de l'intérêt; une recherche de modulations insolites, un dégoût pour les arrangements mélodiques généralement reçus, un entassement de difficultés à en perdre toute patience et tout plaisir."

On parlait alors d'un certain jeune compositeur récemment arrivé à Vienne. Il se nommait Ludwig van Beethoven.

## Editorial

**Donald Gilmore,**  
rédacteur en chef.

Il y a quatre ans, on eut l'idée de publier un journal étudiant, ici au collège. Tout de suite, les étudiants emballés se mettent à l'oeuvre. Mais ils se rendent bientôt compte qu'un bon journal, après tout, ce n'est pas si facile que ça. Il faut penser toute une série d'articles, les écrire, les corriger, les dactylographier. Ensuite c'est la mise en page; il faut envoyer les articles au linotypiste, fabriquer des plaques et quoi d'autre encore! Enfin, on pouvait imprimer sur une machine qu'on imagine mieux au temps de Gutenberg. Tout cela occasionnait de la correspondance, des budgets et beaucoup d'administration. Disons en plus qu'à chacune de ces étapes, on pouvait s'attendre à des problèmes, à des délais, à des échecs. Découragement de l'équipe? Désespoir? Suicides? Aucunement. On s'y met avec encore plus d'entrain et plus d'ardeur. Pourquoi ne pas plutôt tout laisser tomber. Solution beaucoup plus facile, en effet. Mais non, on voulait un journal. On voulait exprimer ses pensées, ses aspirations. On se croyait capable de produire un journal de valeur. Et on y croit encore. On imprime encore sur cette même vieille Gutenberg. Tout ce qu'il fallait, c'était du travail, de la science, de l'entraide et du dévouement. Et ça on en a eu et on en a encore!

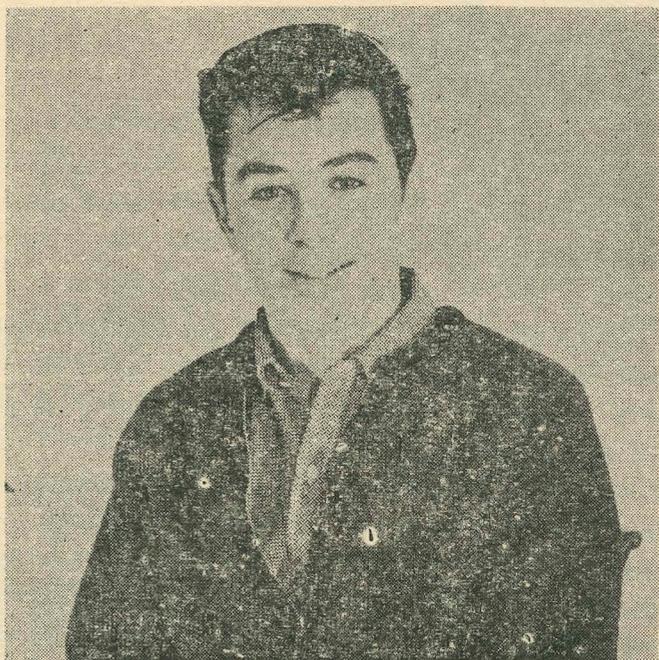
Un exemple? Parmi les tâches les plus importantes de l'équipe, il y a celle du metteur en pages et celle du maquettiste. Or cette année ces deux postes sont remplis par une seule et même personne: Edmond Ruest. A chaque parution du journal, Edmond doit calculer la disposition des articles qui couvriront les seize pages du journal. Lui seul décide quelles photos, quelles caricatures, quels caractères d'imprimerie il doit em-

ployer. Travail long et difficile, croyez-moi; mais dont nous pouvons être fiers. Au stage de l'impression elle-même, Edmond doit fabriquer chacune des seize plaques avec lesquelles on imprimera le journal. Et avec cette machine (encore Gutenberg) on peut s'attendre à bien des problèmes: la plaque est croche, l'impression est souvent pleine de taches, les photos sont trop foncées ou trop pâles. Et ce métier demande un long apprentissage. Pourquoi Edmond fait-il tout ça? Pour un salaire? Ne me faites pas rire. Comme tous les autres qui ont travaillé avant lui et ceux qui travaillent avec lui, il veut un journal, il y croit. Et aujourd'hui toute la société collégiale (car elle aussi, nous l'espérons, croit en son journal) lui en rend hommage.

## FRONTIÈRES

Directeur .....	Réginald Lacroix
Assistant-directeur .....	Michel-Claude Lavoie
Rédacteur en chef .....	Donald Gilmore
Rédacteurs .....	Margis Matulionis
	Jeanne Benoit
	Roger Tétrault
	Raymond Hébert
	Richard Lemoing
Trésorier .....	Denis Rondeau
Secrétaire .....	Patricia Pelland
Metteur en page et maquettiste .....	Edmond Ruest
Dactylographes .....	Irène Delorme
	Maria Heppner
	Charlotte Hébert
	Marie-Thérèse Boily
Dessinateur .....	Bernard Mulaire
Caricaturiste .....	Roger Léveillé
Photographe .....	Clarence Briand
Imprimerie .....	Jean Chaput
	Louis Druwé
Modérateur .....	R. P. Louis Hébert, S.J.

# Qui est



## ROGER LEVEILLE?

On dit que c'est une étoile au ballon-panier,  
une poire au hockey!  
On dit qu'il est le président du ciné-club  
et président du comité de liturgie!  
Certes, il est tout ça, et beaucoup plus  
que ça!  
Un jour, vous le verrez, au dernier moment, fouiller  
les corridors en quête d'un commentateur!  
Un soir, devant un auditoire de jeunes cinéastes, vous le verrez,  
le visage figé, glisser un calembour:  
il cherche les sourires . . .  
Voulez-vous lui faire un compliment?  
Dites lui qu'il est un artiste: il vous croira . . .  
Soufflez-lui mot de cinéma, de théâtre,  
de poésie:  
il vous parlera de Bergman, de Sophocle,  
de Jacques Prévert!  
Critiquez sculpture et peinture; il saura  
vous vanter Rodin et Picasso!  
et peut-être vous fera-t-il admirer  
l'une de ses propres toiles!

Suggérez-lui la chanson! ce monde ne lui cache aucun secret.

Bécaud, Brel, Aznavour, ce sont tous ses amis: il les connaît, il les comprend.

Il regrette Kennedy, mais il a pleuré Edith Piaf . . .

Et si un jour Roger nous quittait, nous ne pourrions que dire en le citant cette fois encore . . .

"Nos doigts se sont touchés  
et

Rien de plus . . ."

## ENFIN LE HOCKEY!

Finis le foot-ball! Finis le ballon-volant et la balle-dure! Presque finis le ping-pong, le mississippi et les dames! Débute maintenant le hockey, le jeu attendu depuis trois longs mois. En récréation, on ne parle que du hockey. Tous sont enthousiastes, tous se ruent vers les patinoires, d'Eléments à Philo II. Les Pères mêmes chaussent les patins pour faire concurrence aux élèves. Enfin, cette saison est arrivée, que tous attendaient avec impatience.

Le Conseil de la Récréation veut satisfaire tout le monde! A l'intérieur même du collège, cinq ligues se sont formées. Tous ont la chance de participer au jeu. Même les "Poires" ont leur ligue. Certains ont débuté d'une façon extraordinaire leur carrière collégiale au hockey, entre autres, un élémentaire qui marqua sept buts et obtint une assistance en une seule partie. Mais les ligues intérieures ne sont pas les seules auxquelles les jeunes athlètes peuvent participer: il y a le C.S.B. I, représentant le Collège de Saint-Boniface à l'Université; le C.S.B. II, ou Juveniles, qui portera les couleurs collégiales contre les équipes d'Assiniboine, de St. John's Ravenscourt et du "Mennonite Educational Institute". Il y aura en plus des parties des "Bantams", jouées ici au Collège les dimanches après-midi. Tout cela permettant à un grand nombre de collégiens de prendre une part active aux organisations de la Récréation.

Vous ne jouez pas au hockey? Ah! Mais vous y êtes sûrement intéressés! Le calen-

suite à la page 11

# Critique sur la soirée des philosophes

Marc Blais,  
Belles-Lettres.

Vendredi, le vingt-deux novembre, fut une journée dont le monde se souviendra longtemps: le président des Etats-Unis, John-F. Kennedy, est mort, assassiné par un fanatique. Cet événement tempéra l'émotion que suscita l'attente de la soirée des philosophes; car c'était ce même vendredi soir que les philosophes présentaient une soirée théâtrale, en l'honneur de la fête de sainte Catherine, leur patronne.

La soirée comprenait deux comédies et le chant de classe. Le tout fut court, ce qui n'est jamais à dédaigner.

La première comédie commença à huit heures précises. Elle s'intitulait "Les Précieuses Ridicules" de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière.

Cette pièce fut présentée pour la première fois à Paris, le 17 novembre 1659. Elle eut un grand succès, car elle était basée sur la réalité et sur la vérité. Molière ironise sur le langage affecté, les subtilités sentimentales, la courtoisie pédante des dames "éduquées" de l'époque, et le fait avec tout le génie de son art.

L'intrigue de la pièce est très simple: deux nobles sont repoussés par les précieuses, mais leurs valets eux-mêmes dupent les deux demoiselles qui s'efforcent de montrer leur charme.

Le décor, dans sa simplicité, et les costumes créaient l'atmosphère.

Les philosophes interprétèrent cette pièce de leur mieux. Mais chacun le sait, le temps des longues pratiques leur avait fait défaut. On s'en aperçut un peu. Surtout, beaucoup de réparties échappèrent à l'auditoire: la prononciation était un peu molle, on parlait trop vite et pas assez fort. C'est un piège

d'ailleurs auquel échappent peu d'amateurs. Aussi beaucoup de l'humour y perdit.

Les meilleurs acteurs de la scène furent, je crois . . . deux actrices: les deux dames "éduquées", Jeannine Dufault et Jeanne Benoist. Dans leur rôle de dames au goût exquis, délicates, raffinées, savantes, pédantes et courtoises à l'extrême, elles surent montrer beaucoup de talent. (Elles entraient dans leur rôle! ! !)

La pièce finit sur une bourrade d'un des nobles, et un "Je crève de dépit!"

Après quelques minutes d'intermission, la salle se remplit à nouveau pour écouter "L'impromptu du médecin" de Léon Chancerel, comédie pour deux acteurs, en l'occurrence Georges Allaire et Ronald Perron.

Cette deuxième pièce suscita les rires de



l'auditoire. Un homme sain, fort, en pleine santé — du moins il le croit — se fait convaincre par un médecin qu'il est malade; il

# aube

Réginald Lacroix,  
Philo I.

Je les ai courus ces prés, humées ces fleurs, traversés ces ruisseaux. Ces joies simples et ces rires francs, ces jours que comptait une vie d'enfant, vie légère et épanouie, ils ne sont plus. Cette saison gaie où l'on ne comprend pas assez pour souffrir, où la mort n'a pas de visage, elle est d'hier. Et maintenant, j'ai atteint à la maison de la clairière. Un soleil brillait que je ne reconnaissais plus. Il était blanc. La clairière aussi. Plus aucune fleur, ni aucun ruisseau. Rien que du soleil, dans un grand ciel sans fin.

J'ai fait pleurer la porte noire. Craquer le vieux plancher. Et j'ai trouvé, dans quelque coin de la maison, un banc où m'asseoir. Pas de fenêtres, plus de soleil. Rien que moi.

Temps! Qui précipite la vie et fait oublier d'aimer. J'en suis arrivé là, assis, seul, sans lumière. Tout frais éveillé, en nouveau-né, parce que je n'ai pas encore connu ma vie, parce qu'elle est passée. Furtive et secrète et je ne l'ai pas serrée, ni même regardée. Si je mourais maintenant, dans le noir, on ne retrouverait,

je crois, qu'un cadavre sec, inhumain, à cause de sa solitude, au lieu de cet être que jadis animait un coeur et un esprit. Absurdes ces jours pour qui ne les vit d'amour! C'est semer de la noirceur pour en être écrasé, comme dans cette maison. Sans fenêtre.

Il y a pourtant cette fissure quelque part dans un mur et ce rayon qui perce et qui parle de clarté. Et la maison n'est plus si sombre, ni moi si seul. Je me suis levé, et j'ai marché vers le rayon. Il bruit de haut, très loin, mais il appelle. Et il suffit à l'homme pour qu'il s'y donne de l'écouter. Il est faible, cet enfant trop vieux, inconscient de sa taille et qui s'en aperçoit trop vite, ou trop tard, déjà perdu dans sa vie, sa responsabilité, sa souffrance. Trop vite il entra dans cette maison fermée, parce qu'il a oublié d'aimer. Encore moins pensa-t-il d'espérer.

"Qui n'a pas vu la route à l'aube, entre ses deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance." — Bernanos —

Ni davantage l'amour.

## Imprimerie Labelle

POUR TOUS VOS IMPRIMES

Léo Labelle, rep. Tél. CH 7-1843

162, Provencher

St-Boniface

Se sentir chez-soi

loin de chez-soi

## RENDEZ-VOUS CAFE

150, ave Provencher

Le 16 novembre 1963, le ciné-club universitaire du Collège de St-Boniface présentait à quelques deux cents privilégiés un Bergman: "Le Septième Sceau". (1956)

Un film des plus symboliques et philosophiques, il inaugurait une nouvelle vague au ciné-club du collège. En effet chaque image avait été prévue jusqu'au moindre détail, comme dans une toile. Chaque pose, chaque geste, chaque prise de vue, tout insinuait quelque chose de plus profond que la surface ne le laissait deviner. Et tout cela construit en un immense poème à la recherche du néant, de Satan ou de Dieu.

Pour approfondir cette recherche, Bergman nous transporte au Moyen-Age. Nous sommes situés à l'époque de la peste noire où la mort terrifiait le monde. Aussi cet âge est-il hanté par cette énigme: qu'est-ce qu'il y a après la vie? Bergman a cherché une situation dans l'Histoire semblable à la nôtre, aussi angoissée par cette recherche d'une réponse au mystère de l'au-delà! Il la trouve au Moyen-Age à l'époque où les croisades avaient sacrifié en Orient tant de vaillants chevaliers et où la peste noire ne laissait derrière elle, dans les coeurs de ces simples gens, que terreur et angoisse.

Face à la mort et à une mort si cruelle, les hommes ressentent beaucoup plus intensément le besoin d'une consolation, d'un espoir, d'un bonheur éternel: Dieu. Cette poussée commune vers Dieu est le signe de la "foi au Moyen-Age", animatrice de cette époque, dont nous avons des témoignages merveilleux dans l'art et la littérature de ce temps. Bergman lui-même

# DIEU OU LE NEANT?

Bernard Mulaire,  
Rhéto.

ressentait ce besoin de Dieu. Il lui fallait savoir la vérité.

En se situant dans un autre contexte que le monde contemporain, Bergman peut poser son problème sans que nous soyons distraits par quelque fait historique de ce siècle d'aujourd'hui et sans que nous nous

arrêtons sur l'authenticité de telle ou telle scène. Bergman peut aussi jouer avec certaines vérités historiques pour mieux exprimer sa pensée, pour mieux traduire son angoisse personnelle.

Mais Bergman a-t-il trouvé une réponse? et si oui quelle est-elle? Voilà les premières questions qui nous viennent à l'esprit.

Quant à moi je crois que Bergman a trouvé une réponse! Il ne nous la déclare pas nettement mais elle est là sous nos yeux. C'est à nous de la découvrir. Il aurait pu la proclamer en noir sur blanc; mais, il a préféré faire appel à notre expérience personnelle.

Le film commence par la lecture d'un passage de l'Apocalypse de Saint Jean, chapitre VIII, v.1.

"... Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau

Il se fit un silence dans le ciel, environ une demi-heure..."

Il s'agit ici du septième sceau qui scelle le papyrus où Dieu a écrit les châtiments prévus pour les réprouvés.

LE SEPTIEME Sceau

Pourquoi Bergman commence-t-il son film par cette prophétie des fléaux de Dieu? Si son film est une enquête sur l'existence de Dieu?

Dès le début on peut donc deviner que Bergman est imprégné de religion et que tout en interrogeant, il ne rejette pas Dieu. Il fait dire à son chevalier: "Je veux connaître Dieu". A la fin du film, l'épouse du chevalier nous relit le même passage de l'Apocalypse en le prolongeant jusqu'au récit de l'apparition de six des sept anges aux trompettes qui annoncent les fléaux de Dieu. Ce dernier passage nous aide à établir un rapport entre le fléau de la peste noire et le sens des paroles prophétiques. Bergman semble indiquer que cette peste noire est un fléau de Dieu annoncé dans l'Apocalypse. Bergman semble alors accepter l'idée fondamentale de l'existence de Dieu, sinon il présenterait cette peste dans un contexte uniquement naturel.

Autre fait qui montre que Bergman établit un lien entre la peste noire

et la parole apocalyptique c'est que si l'on y regarde bien, certains personnages sont atteints par la peste ou rejoints par la mort, tandis que d'autres les évitent. Ceux qui en sont les victimes, ce sont les bons-vivants de la rue, les buveurs de la taverne, le baladin immoral, l'écuyer qui ne croit pas, le séminariste défroqué, enfin tous, à l'exception de trois êtres très sympathiques

Mia, Jof et Michaël — est-ce là pure coïncidence?

Autre fait d'importance: l'amour simple qui unit cette famille! Rarement représen-

tons-nous à l'écran un amour aussi dépouillé d'égoïsme. Mia aime Jof, Jof aime Mia, ils aiment Michaël. A un moment Mia dit à Jof: "Jof, . . . je t'aime". Voilà c'est tout! Et nous, tout ce que nous pouvons faire devant cette famille d'amour, c'est sourire: c'est tellement beau.

Quelle apaisante tranquillité chez ces trois personnes. Ils semblent n'avoir aucun souci, ils ne s'en font avec rien. Ils ont l'air d'appartenir à un autre monde. Ils parlent de Jésus comme si rien n'était. Jof écrit une chanson où il décrit la joie des anges en présence de Jésus-Christ. Plus tard, tous les trois, assis ensemble, chanteront cette chanson dans la paix du soir. Jof a des visions . . . Mia trouve ça un peu étrange, mais elle l'accepte tout bonnement. Et cette Vierge avec l'enfant que voit Joseph ne ressemblent-ils pas à Mia et son fils?

Aussi cette famille sera sauvée de la peste et de la mort. Comme le contraste est grand entre cette famille et les autres personnages du film!

Je crois intentionnelle la présentation de cette famille dans la lumière . . . serait-ce là la lumière de Dieu qui veille sur eux et qui les protège des fléaux?

Voilà donc la réponse de Bergman: Dieu existe. Il nous attend dans l'au-delà. La preuve: les justes échappent aux fléaux comme l'Apocalypse le révèle. Bergman nous suggère alors de vivre comme Mia, Jof et Michaël pour entrer dans la bonne grâce de Dieu.

Certains hausseront les épaules, d'autres feront objection! Comme ils voudront

. . . car Bergman n'a pas voulu imposer sa réponse. Il a voulu que nous la trouvions par nous-mêmes comme j'ai dit. C'est pour cela que son film peut satisfaire toutes les opinions!

En effet l'on peut rencontrer le néant chez l'écuyer qui ne croit en rien, qui rit de l'Eglise, avec quelques bons clients de la taverne, et surtout chez la sorcière. Et combien oublieront les yeux atterrés, ce regard déchiré, torturé de cette prétendue sorcière. Personnellement ils ne surent m'inspirer qu'un sentiment effroyable du vide sans fin, du néant absolu, absurde.

Dans les flagellants superstitieux, les moines austères, la foule pénitente, le bûcher de la sorcière, d'autres peuvent voir une ridiculisation de l'Eglise: fait qui intéresse les athées.

Pour ceux là qui cherchent Satan, le défroqué leur sert de preuve. Quelle peur écrasante il a de mourir! Toute l'angoisse de son âme se traduit dans son dernier cri, cri de désespoir, qu'il lance dans la forêt en s'effondrant sur le sol. Comment pouvait-il ne pas nous laisser l'esprit hanté par l'idée de l'enfer? Certains verront ce même sentiment dans les yeux de la sorcière bien que j'aie préféré y voir le néant.

Malgré ses séquences tragiques qui font problème, je persiste à croire que le message premier de Bergman est l'affirmation de Dieu.

Voilà le sens de ce merleux film de Ingmar Bergman, "Le Septième Sceau". Je répète que chacun est libre de voir ce qu'il veut voir; mais moi j'y ai vu Dieu, le Dieu des chrétiens . . . le Dieu de Bergman?

# PEINTURE



Roger Léveillé,

Rhétor.

Pour ou contre l'art moderne, qu'on y voit déchéance, folie, où une étape suprême, l'art abstrait occupe une place capitale dans le monde contemporain, et personne ne peut le nier.

Les vases divisés en deux par Braque, Picasso, ne sont pas de l'abstraction; on peut y retrouver l'objet normal de notre vie. L'abstraction écarte d'un tableau ces objets. Il lui reste l'essentiel: les lignes et les couleurs qui à elles seules créent le tableau.

Aujourd'hui, cet art devenu universel représente l'art libre; jamais un style ne fut si étendu et si accepté par les artistes. Puis on voudrait dire sèchement: "pas bon"! Il est apparu simultanément partout en Europe, à un moment précis; il a fait révolution. C'est trop facile et enfantin de le rejeter du revers de la main avec un "ça ne prend pas de talent!"

La première erreur des "pseudo-réalistes" est de dire: "un enfant en ferait autant". Ceci me paraît faux, car l'enfant ou l'homme ordinaire cherche toujours à représenter les objets qu'il découvre dans la nature. Le peintre abstrait, lui, procède à la manière opposée. Comment se justifie cette révolte?

Dans l'art contemporain, la beauté d'une oeuvre ne se trouve ni dans le sujet traité ni dans la fidélité à reproduire le sujet. Le charme de Renoir ne vient pas du fait qu'il a peint une jeune fille trait pour trait; d'autres peintres ont capté tous les traits d'une personne et restent médiocres alors que Renoir touche un des sommets de l'art. Renoir arrive à la beauté par le jeu des lignes, des formes et des couleurs. C'est par la composition que les

maîtres arrivent à la Beauté.

On remarque que le sujet demeure très secondaire même dans la peinture contemporaine. Abandonnons donc le secondaire au profit de l'essentiel. C'est la base de l'art abstrait.

Il y a eu nécessité de l'image: dans l'art figuratif préhistorique: art incantatoire; dans l'art stylisé religieux du Moyen-Age: art d'enseignement; puis il y a eu la Renaissance et le retour au Beau idéal, mais ceci est disparu avec le photographe. Révolte! Impressionisme, expressionisme, surréalisme... toujours l'objet perd sa ressemblance avec la nature. Puis finalement c'est l'étape ultime: l'abstraction totale.

Pourquoi condamner cette forme nouvelle: parce que l'ont exploité comme tout autre style, tout autre art des imposteurs? Il ne faut pas condamner le groupe entier. Parce qu'il y a eu des moments d'excès? Plutôt des moments où certains se sont consacrés exclusivement à une étude de cet art; ils se sont donnés un art peut-être trop spéculatif. Tous les autres arts, comme la face de la terre, se transforment si rapidement qu'on ne peut demander à l'art contemporain de se fixer.

La simple image subit trop les pressions de la propagande et les peintres abstraits ont voulu tendre vers des valeurs plus spirituelles. L'art abstrait est donc au fond une double libération: libération pour le peintre, car en supprimant l'objet, l'artiste n'est plus limité que par son imagination et ses talents; d'autre part, libération pour le spectateur, car il n'est plus préoccupé par l'objet et peut étudier et goûter la toile selon les seules valeurs pictu-

# LA PAROLE EST AUX COLLEGIENNES

Marie-Thérèse Boily,  
Philo I.

Si vous aviez accès au local des étudiantes, vous connaîtrez probablement leur avis sur leurs confrères, la coéducation et l'enseignement des pères, car elles en parlent... souvent. Voici quelques opinions que j'ai glanées ici et là au hasard des conversations: opinions favorables et aussi, plus rarement, opinions défavorables.

Le trait le plus remarqué est la courtoisie des garçons à l'égard des jeunes filles et ça flatte notre "ego" féminin... Comment les collégiennes ne se sentiraient-elles pas bienvenues au collège quand toutes les portes s'ouvrent devant elles comme par magie et que cinq ou six jeunes hommes attendent que "Mademoiselle" soit passée avant d'avancer eux-mêmes? Et quelle jeune fille n'est pas reconnaissante si une petite randonnée en auto

lui est gracieusement offerte pour se rendre chez elle quand la température devient rigoureuse?

Ce trait caractéristique de nos collégiens les distingue partout des autres étudiants. Nos confrères possèdent dit-on un charme spécial qui fait qu'on les reconnaît entre mille. Je ne voudrais pourtant pas que cela leur monte à la tête! mais je suis bien contente de mentionner le fait...

De plus, on rencontre chez les collégiens un esprit de "classe" formidable, mais cet esprit devrait s'étendre un peu plus à tout le collège. Ce sentiment d'appartenance aurait plus de force et encore plus de prestige.

Je trouve remarquable la facilité et la cordialité avec lesquelles les filles ont été acceptées dans leurs classes et au collège. Les garçons sont devenus pour nous des

compagnons de classe, plus, des copains. On discute, on plaisante, on rigole ensemble dans une atmosphère amicale. Les garçons tentent bien, — sans réussir évidemment, — de démontrer une supériorité intellectuelle inexistante, mais les filles ne se laissent pas si facilement surpasser. Dans les discussions, cependant, nous admirons la logique masculine de nos confrères: ils nous déroutent parfois grâce à des arguments pris on ne sait où et qui n'admettent aucune réplique.

Mais ces arguments ne sont peut-être pas toujours aussi exacts qu'ils semblent l'être, à voir l'assurance avec laquelle ils sont amenés. C'est là, je crois, le défaut de la cuirasse des collégiens. Trop souvent ils jugent sévèrement et rapidement sans

Voir page 14

## ENFIN LE HOCKEY! ..... Suite

drier des parties offre mille occasions d'assister comme spectateur et d'encourager vos confrères, comme le veut la vieille tradition. Vous pourrez même assister à une partie du C.S.B. I à l'Université. Quelle chance!

Vous voilà donc tous enthousiasmés par ce programme de la Récréation. Mais vous vous rendez compte que le bon fonctionnement des organisations sportives comprend deux aspects complémentaires: donner et recevoir. Vous recevez toutes les chances de jouer au hockey, mais vous voulez aussi faire votre part. Que devez-vous faire??? La réponse ne sera découverte que par les géné-

reux qui donneront leur temps libre à arbitrer des parties, à gratter et déblayer les patinoires au lieu de se faufiler je ne sais où. La Récréation, elle, organise les joutes, trouve les arbitres, fait les contacts avec l'extérieur. En retour, les collégiens, qui sont des types généreux, sont prêts à sacrifier quelques minutes de loisir pour rendre service.

Pour la saison de hockey, je souhaite à tous des parties intéressantes et bon déblayage.

Ronald Perron,  
Vice-Président, Secrétaire  
de l'A.A.C.S.B.

l'amour est mort  
entre nos mains  
mon poing serré  
laissa couler  
le jaune du vide  
jadis on s'est aimé  
à Orès  
parmi les miroirs  
nos mains jointes  
retenaient des photos  
toujours celles des autres  
jadis à Orès  
on buvait  
jamais dans la même coupe  
notre joie si certaine  
permettait la pureté  
aimait l'ivresse  
nos mains se séparaient  
pour retrouver ces amants-là  
dans la jeunesse d'Orès  
puis elles se retrouvaient  
pour effacer le passé  
retoucher le présent  
nos rires candides  
du champagne, aux rires  
affreux du tocsin  
on se querellait autrefois  
à Orès  
maintenant c'est fini  
il ne reste plus rien  
l'amour est mort  
entre nos mains,

# L'AMOUR EST MORT

**Jean Roger.**

# Ah! si seulement

Encore un de ces moments d'ennui . . . Un de ces moments où la vie me dirait quelque chose si j'étais ailleurs. Non, je ne suis pas découragé; je ne veux pas en finir. J'ai toujours confiance en Dieu. Seulement, qu'il me tarde d'arriver à lui!

Que suis-je? Amas de tendances, dont je ne sais laquelle dominera demain . . . Je fais le mal que je voudrais éviter, je ne fais pas le bien que je voudrais faire. Quand atteindrai-je le repos? Entouré de braillards sans queue ni tête dont le seul jeu, entre deux verres, est de donner la nausée de la vie, de l'amour, des seules choses qui valent la peine. Ah! les écoeurants! Leur tentation de désespoir est forte. La boisson, le bruit ne noieraient-ils pas avantageusement mon angoisse? Pourquoi l'effort? Pourquoi chercher une réponse qui demanderait du renoncement? Vite un jazz, une bouteille! Plus besoin de lutter.

Homme, je ne suis jamais satisfait.

Je veux être heureux, com-

prenez-vous cela? Jouir . . . Eclater de bonheur! Que me paraissent fades ces cours! Que l'autorité me paraît lourde à porter! Sans cela, comme je pourrais m'en permettre! Fuir. . . Tout voir. Mais je sais bien que le bonheur ne se trouve pas de ce côté. Il ne récompense que ceux qui assument leur tâche. Ne parle-t-on pas de la satisfaction du devoir accompli?

Etre heureux, c'est ne pas vouloir être ailleurs; accepter, sublimer . . . Qu'ils sont doux les moments où je puis dire: "Pour rien au monde je ne voudrais être ailleurs", cette parole que l'on prononce quand on aime. Ah! tout aimer; me donner surtout . . . à ceux qui m'entourent, à leurs problèmes; les aider. Faire les premiers pas, les engager. Puis, sans qu'ils s'en aperçoivent, les dégager de cette lave brûlante qui les rongait et gênait leurs mouvements . . . Découvrir leurs passions, leurs goûts en leur découvrant les miens . . . Puis, le soir, offrir cela

à Dieu.

Que je voudrais être délivré de ces conversations fades où l'on parle de la religion, de l'amour, qu'avec des allusions, des caricatures! Comme si l'homme n'avait pas besoin d'amour, de Dieu. De partout il sent sa misère; pourtant il ne veut pas accepter les seules choses pour quoi il est bon de vivre; les seules en quoi il pourrait espérer. Chaque fois qu'on y fait allusion, je me raidis; encore une fois ça va y passer!

Si seulement les hommes pouvaient un jour réaliser qu'ils sont faits pour aimer! A-t-on déjà entendu parler d'une bonne haine, d'une haine qui grandit l'homme, qui l'ennoblit, le rapproche des sommets. Aucune haine, hormis celle du mal, qui ne retranche du monde et renferme l'homme sur soi. L'amour, au contraire, l'ouvre . . . C'est d'être ouverte qui rend la fleur belle.

**JEAN PIERRE**  
Philo I

---

## Critique sur la soirée des Philosophes . . . suite

se met alors à supplier le médecin de lui révéler sa maladie . . .

"L'homme sain", Ronald Perron, se prêtait bien à son rôle, et il l'interpréta à la façon d'un homme fort, plein de vigueur, bourru, mais inquiet au sujet de sa santé. Espérons qu'il ne s'est pas fait mal en se frappant sur la poitrine!

Pour terminer la soirée, les deux classes de philosophie se réunirent pour chanter leur chanson de classe. Nous leur souhaitons tous comme le dit le refrain de leur chanson que tant qu'il y aura du soleil, de la pluie, des combats, des défis, des copains, des amis, ils boivent à leur jeunesse!

---

## LA FLECHE ET LA CHANSON

J'ai tiré une flèche dans l'immensité,  
Mais je ne sais pas où elle est tombée;  
Parce qu'elle allait si vite,  
Qu'elle a pris la fuite.  
J'ai chanté une chanson dans l'immen-  
sité,  
Mais je ne sais pas où elle est tombée;  
Puisque je chantais si clair,  
Qu'elle a pu rester dans l'air.  
Longtemps après sur un bouleau,  
Je trouve ma flèche en un morceau;  
Et mon chant, après l'avoir longuement  
suivi,  
Je l'ai retrouvé au fond du coeur d'un  
ami.

Gérard Trudeau,  
Syntaxe.

(Suite de la page 11)

appuyer leurs jugements de preuves solides. Evidemment, leur éducation et leur culture supérieure les rendent en mesure de juger plus vite et mieux que le commun des mortels (ou la plèbe, si vous préférez)! Ne se servent-ils pas cependant trop souvent et trop vite de ce privilège? Ne sont-ils pas trop sûrs d'eux-mêmes? Ils sont conscients, d'autre part, de leur valeur: et ils n'ont pas assez d'ambitions, satisfaits de ce qu'ils ont déjà. Ils se croient adultes, s'insultent s'ils ne sont pas traités comme tels, mais agissent-ils en conséquence? Font-ils preuve de maturité en critiquant, par-

fois à tort et à travers, les institutions, les autorités? Fréquemment, leur critique n'est pas constructive et nous doutons fort que messieurs les collégiens feraient tellement mieux. Bien des questions sont ici posées . . .

La coéducation pour changer le sujet qui devenait brûlant! est utile et nécessaire au niveau universitaire, affirment les filles unanimement. "Si à notre âge nous ne sommes pas capables d'avoir des rencontres mixtes sans nous sentir mal à l'aise, nous avons peu de chances de changer" . . . et il y a sûrement quelque chose qui cloche! "La coéducation au stage universitaire, aide le jeu-

## A TRAVERS LA FENETRE DE MA CHAMBRE

J'ai jeté un coup d'oeil dehors pour voir  
Si les étoiles me disaient "Au revoir".  
La lune regarde à travers l'arbre de noix,  
Elle s'est cachée je ne sais pas pourquoi.  
Comme je les vois à travers la noirceur,  
Leurs ombrages cachent des images  
d'empereur.  
En les regardant je me suis dit:  
"Je me demande si elles se couchent à  
minuit."

Gérard Trudeau,  
Syntaxe.

ne homme et la jeune fille à affermir leur personnalité propre et les prépare à leur carrière ou leur rôle futur". Comme sur notre planète, des hommes et des femmes vivent dans les mêmes sociétés, nous devons dès maintenant apprendre à vivre et à travailler en compagnie des personnes de l'autre sexe.

Concluons. Les collégiennes doivent rendre hommage au collègue et à leurs confrères. Si les jeunes filles apportent grâce et sensibilité au milieu collégial, elles reçoivent par contre un complément à leur personnalité au contact des jeunes gens caractérisés, eux, par la force, la volonté, et la raison.



Georges Allaire  
Philo II

L'homme se fait, dit Sartre, et donc est responsable. Oui, l'homme se fait, mais à partir de ce qu'il est. Il se fait en tant qu'homme. L'homme étoffe sa réalité et ne la crée pas. Mais comme homme qui se fait, il est certes responsable.

Voici cependant l'homme de la rue, celui qui vend son vote au plus offrant, ou qui s'abandonne à un parti politique déterminé en retour d'une certaine sécurité. "Je suis de tel parti. Je l'ai été dès le début, et je le serai à jamais." Voilà la responsabilité politique satisfaite, croira-t-il. Et autour de lui le monde est en lambeaux, certains refusent de produire par crainte d'une surabondance alors que d'autres crèvent de faim. Mais l'homme en question a déjà fait son devoir . . . le reste ne le regarde pas. Un autre possédait des qualités intellectuelles très développées. Mais par paresse, il s'est tenu dans la médiocrité. Et parce qu'il n'a pas su remplir le poste que lui destinaient ses talents, une partie de la société s'est écroulée. L'erreur a triomphé parce que l'homme n'était pas là où il aurait dû être. Le médecin, médiocre par lâcheté, a tué son patient. L'avocat avide a vendu le droit et le vrai . . . ce qui a permis le triomphe de l'injustice. Tous ces gens n'ont pas accepté leurs responsabilités: ce sont des salauds.

Celui qui refuse de prendre ses responsabilités, celui qui suit le courant plutôt que de l'orienter, celui-là, dira Sartre, est un salaud!

Et nous sommes tous des salauds. Quand nous rêvons plutôt que d'étudier, quand nous sortons tard la nuit et que

nous ne donnons pas notre plein rendement le lendemain, quand l'ivrogne se détruit au détriment des autres: alors nous sommes des salauds.

Si chacun, en toute lucidité, se donnait à plein au service de tous, comment croire alors que la misère pourrait subsister?

Serait-ce le rêve de la fraternité mondiale? Non. C'est la réalité du moi dans le monde, du moi qui se doit maître et non esclave. Le salaud est fait par le monde. L'homme fait le monde.

La responsabilité, voilà la base de la vie . . . et l'âme du christianisme.

Mais personne ne veut comprendre la responsabilité. Alors je parle d'amour libre. Certains aiment cela. D'autres sont horrifiés. D'autres encore font la moue. Mais tous me comprennent parce que je suis alors un salaud. Si j'étais homme, je serais seul.

SALUT SALAUD!

(Suite de la page 10

rales.

Il est difficile de dire si un peintre est un véritable artiste. De toutes façons, tous n'accèdent pas à l'art contemporain. On découvre la valeur d'un peintre à travers son écriture: sa façon de dessiner, balancer ses formes, opposer ses couleurs . . .

Si l'objet disparaît, l'idée, le thème ne disparaissent pas. D'où deux genres d'abstraction: celle où le peintre s'inspire de la nature et garde dans la toile les lignes et les couleurs pour traduire en elles le rythme de la nature: celle où il part directement de formes géométriques pour les transformer au rythme de son inspiration.

Cet art permet donc au spectateur d'interpréter la toile avec sa personnalité sans se voir imposer une orientation trop univoque. Mais un chef-d'oeuvre traduit un esprit, un climat grâce auquel le spectateur peut communier au sens profond de l'oeuvre. C'est la liberté qui fait la dignité et la qualité de l'art abstrait.

**LIBRAIRIE FIDES**

133, ave. Provencher

St-Boniface

Tél. CH 7-1782



"UNE MISE ÉLÉGANTE  
EST UN PLACEMENT"

voyez :

**A. HUOT CO. LTEE.**

200, ave. Provencher

St-Boniface

Avec les hommages  
de  
La Clinique St-Boniface

*Hommages des**Soeurs Missionnaires Oblates***D'Eschambault Agence de Voyage**

Chemin de fer — Paquebot — Avion

136 avenue Provencher, St-Boniface

Tél. CE 3-3457

**Pharmacie Paquin**

A. E. Paquin, pharmacien

Produits pharmaceutiques

Ordonnances de médecins remplies avec soin

Cartes de souhaits en français  
pour toutes occasions

Téléphone CHapel 7-3863

157, avenue Provencher

ST-BONIFACE

... La culture témoigne de l'homme  
La langue témoigne de la culture ...

**CKSB**

1050 à votre cadran.

Saint-Boniface

LE PREMIER POSTE DE LANGUE  
FRANCAISE DANS L'OUEST CANADIEN.